

Claire Calogirou et Marc Touché

## Sport-passion dans la ville : le skateboard

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Claire Calogirou et Marc Touché, « Sport-passion dans la ville : le skateboard », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2843.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme  
<http://terrain.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2843.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Claire Calogirou et Marc Touché

## Sport-passion dans la ville : le skateboard

Pagination originale : p. 37-48



- 1 Du fait que le skateboard s'exerce dans la rue, hors de tout équipement, on peut se demander s'il s'agit d'une activité sportive, et l'étude de sa pratique amène à s'interroger sur le concept même de sport. La recherche que nous réalisons actuellement dans la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines<sup>1</sup> se situe dans le prolongement de précédents travaux sur la façon dont des groupes de jeunes occupent l'espace public, effectuent un marquage des lieux et opèrent un détournement des objets urbains (Calogirou 1985, 1990 ; Touché et Fize 1992).

### Les usages de la rue

- 2 Quels usages les pratiquants de skateboard ont-ils de la rue, en quoi consiste au juste leur démarche sportive et ludique ? C'est précisément parce qu'il met en scène, de façon extrême, des interactions dans la rue que le skateboard est un excellent support de l'analyse de la culture urbaine.
- 3 En effet, le skateboard se révèle une pratique qui peut être à la fois sportive, ludique, sonore et déambulatoire. Cette activité se caractérise également par le fait qu'elle est distinctive et qu'elle présente des risques, risque social et risque physique. A l'instar de ce que firent, en leur temps, des pratiques maintenant anciennes telles que le vélo, le patin à roulettes ou la course à pied, elle remet en cause les usages plus ou moins convenus de la rue. La définition qu'en fait François, quinze ans, résume quelques-uns de ces multiples aspects : « Le snowboard, c'est comme le skate, c'est un sport de sensations, un sport de glisse, on décolle, c'est excellent... Il y a l'effort physique, c'est un sport. Après un *run*, je suis crevé, les jambes, le dos, les genoux... » (Qu'est-ce qu'un *run* ? « On a une minute et il faut utiliser au maximum les modules avec un maximum de figures différentes. »)

### Le skate comme objet de recherche

- 4 Une recherche antérieure (Touché et Fize 1992) avait mis en évidence que le skateboard était au départ une activité essentiellement masculine, pratiquée par des adolescents en groupe, appartenant aux classes moyennes et supérieures. Or, on observe depuis peu son élargissement

aux enfants, aux filles, ainsi qu'aux jeunes adultes (de vingt à trente-cinq ans) qui se remettent au skate après l'avoir un temps abandonné et à des adolescents issus de milieux défavorisés ou immigrés. Ces évolutions permettent une analyse non seulement synchronique mais aussi diachronique dans la mesure où elles ont favorisé l'émergence d'une catégorisation entre anciens et nouveaux pratiquants.

- 5 Il est manifeste que depuis vingt ans l'intensité de ce fait social est en dents de scie : les fortes périodes d'engouement (milieu des années 70, fin des années 80) alternent avec des périodes creuses (fin des années 70 et depuis 1993), sans que pour autant les bruits du skateboard cessent de retentir dans certains espaces publics. On assiste depuis peu à une recrudescence de cette activité dans les rues françaises et américaines.

## La filiation

- 6 Le skateboard trouve ses origines dans ce que Christian Pociello (1981) et Alain Loret (1995) ont appelé les « sports californiens ». Il s'inscrit en effet dans la droite ligne de l'« esprit glisse » dont se revendiquaient, dans les années 50, les surfeurs des plages californiennes. Notons que la pratique sportive qui lui a servi de référence s'opposait déjà au modèle sportif traditionnel et plus largement à l'*american way of life*. Née dans le sillage des valeurs contestataires de la *beat generation*, la glisse est, plus qu'une activité, un mode de vie fondé sur la marginalité, la rébellion, la primauté des sensations, la recherche de l'extrême, le « déguisement » (Loret 1995). Ce type de conduites alternatives en rupture avec les règles sociales se retrouve plus largement dans les mouvements contestataires des années 60, qui ont touché toutes les sphères de la société américaine et plus particulièrement les milieux artistiques et culturels. La vie de Dominique, « skateur » de trente ans, n'est pas sans évoquer la notion de « route », très en vogue à l'époque : « Je suis un grand voyageur, Barcelone, Christiania, Londres, toutes les villes d'Europe, je connais... Quand on voyage seul, le skate est à la fois un outil de défense –ça a un côté plat qui gifle et un côté tranchant qui peut casser un tibia, plus des parties métalliques. En déplacement, ça peut servir de table, d'oreiller quand on est vide de tout. Ce n'est pas un jouet. »
- 7 C'est Yves Bessas (1982) qui donne le nom de *glisse* à ce système de valeurs fondé sur le hors-piste, l'oubli de la raison, le plaisir de l'absurde. « A chacun sa passion, souligne-t-il, puisque les paysages sont nés pour qu'on les glisse. » Loret voit dans le *it* de Jack Kerouac (1962) une similitude avec la notion de glisse : « Une sensation nouvelle profondément personnelle, libérée de toute contrainte et que nous appelons aujourd'hui l'"éclate" ou le "pied". Autrement dit, il s'agit là de la perception voluptueuse, toujours quelque peu vertigineuse et hallucinatoire. » Ce que Vigarello a nommé le « vertige intime ».
- 8 Dominique traduit ainsi ce mode de vie : « J'appartiens à aucun groupe idéologique ou religieux. Mais depuis quinze ans, je glisse et je consacre ma vie qu'à ça. Ce n'est pas un art martial que je pratique, c'est un art pacifique, la glisse. Ça développe des pensées, c'est comme si on affûtait un crayon de plus en plus fin. Et comme on sent un centre d'équilibre mental et physique très fort en soi, on est capable de jouer à n'importe quoi avec la vie ; parce qu'on sent qu'on a un véritable point d'appui pour déjouer tous les déséquilibres, tous... La société éduque mal ses enfants, on leur dit que c'est interdit mais on ne dit pas pourquoi, ni où est le danger... Le skate illustre ce côté fort qui tend à repousser les limites. Ça développe à la fois l'envie de connaître ses capacités, ses limites, ses extrêmes. »
- 9 D'une autre manière, Pascal et Christophe, seize ans, disent la même chose : « Ce qui nous a attirés dans le skate, c'était que, autour, il y avait une culture skate, de la vidéo, de la musique par exemple, le skate-rock, avec des groupes comme Suicidal Tendencies, des fanzines, tout un univers, un langage skate. »
- 10 A cette lignée appartiennent le wind-surfing, le parapente, le snowboard, le skate, le ski de vitesse, la grimpe, la course longue distance... Ces sports d'eau, de neige, d'air, de bitume réintroduisent finalement le facteur ludique, le *fun*, dans un sport moderne qui, à force de

se réglementer depuis le xix<sup>e</sup> siècle, avait fini par atrophier cette dimension au profit du « sérieux » (Huigunza 1988, cité par Elias 1994).

- 11 Par ailleurs, cet art de vivre, bien qu'aux marges de l'organisation sociale, ne manque pas d'influencer la norme sportive classique, ainsi qu'en attestent les déclarations de certains sportifs s'exprimant en termes de plaisir, ou encore la tournure familiale, festive, voire carnavalesque, que prennent aujourd'hui certains marathons (Segalen 1994 ; Loret 1995).

## Technologie de l'objet

- 12 Le skate lui-même se compose d'une planche en bois, assortie de *trucks*<sup>2</sup>, de roulements en métal et de quatre roues en matière synthétique. Sa dénomination peut subir quelques modifications. Les adolescents n'emploient jamais le vocable de « planche à roulettes » et n'aiment pas dire « skateboard » : « Ça fait débile, ça fait penser aux petits, je préfère dire "mon skate" ou "ma board". » Cet objet est investi d'un soin permanent ; les skateurs sont de patients et habiles bricoleurs qui règlent leur instrument suivant la vitesse ou les figures recherchées.
- 13 Les planches se singularisent par leur décoration. Leur graphisme *fun* figure aussi sur les vêtements et les lieux de pratique, ce qui contribue à affirmer la mise à distance du sport traditionnel et le choix d'un style de vie alternatif.
- 14 On ne « skate » pas en survêtement ou en short de sport... Les fabricants de vêtements spécialisés en surf (vêtements dont le *street* suit les fluctuations de la mode urbaine) se réfèrent explicitement à des symboles de caractère alternatif. Dans son ouvrage, Loret (1995) établit de façon tout à fait intéressante le lien existant entre les sport *fun* et certains courants d'art moderne : les vêtements se parent de couleurs fluo du mouvement psychédélique, de références au pop art, à Jean Michel Basquiat (peintre et graffeur américain se revendiquant de Jack Kerouac et d'Andy Warhol), à la figuration libre. Ce dernier mouvement pictural a été lancé dans les années 80 par une génération de jeunes peintres sétois. Il est en totale affinité avec la glisse, qui préfère le ludique au sérieux, dans la mesure où il revendique le droit de « peindre avant de penser », de « figurer avant de créer du sens ». Cette description du skateur par Dominique évoque précisément certains personnages des tableaux de la figuration libre : « La vibration, c'est comme un reptile, le skateur, il a une oreille sous les pieds, il a des mains à la place des pieds et une oreille au milieu, tu vois le mutant... Il sent les choses, les vibrations, ça renseigne sur la vitesse, les aspects du sol. »
- 15 Dans son numéro 46, le magazine *Windsurf* (1983) parlait de l'*art fun* comme d'un art contemporain, et des planches comme d'objets d'art qui « briguent le musée d'Art moderne ». Loret rappelle d'ailleurs que les skateurs affectionnent les sites désaffectés, graffés. En somme, la glisse et certains mouvements de l'art moderne s'exprimeraient au sein d'une même mouvance culturelle : recherche de la nouveauté, goût de la provocation, spontanéité, improvisation, place centrale de l'acteur agissant. « On est seul sur sa planche, sans personne pour donner des ordres » est une affirmation souvent énoncée. Dans les deux cas, on aspire à une fusion entre la pratique, artistique ou sportive, et la vie.

## L'art de la mise en scène

- 16 Le skate est un objet que l'on peut emporter avec soi, qui sert à déambuler mais plus encore à exercer une activité qui se révèle être une véritable mise en scène du corps, du paraître, de la difficulté, du risque. Il s'agit donc là d'une pratique de la distinction, d'une affirmation de la distance maximale aux autres par le recours à l'espace public et, par là même, un usage nouveau de la ville. Certes, depuis le milieu des années 70, on observe un nombre croissant de citoyens qui se livrent à des activités sportives dans les espaces publics, sous le regard bienveillant des autres (Camy *et al.* 1993 ; Segalen 1994). Mais le skateur – parce que son activité recouvre des définitions polysémiques, parce qu'il est essentiellement un jeune au *look* fréquemment original et qui, de surcroît, se déplace le plus souvent en groupe – le skateur, donc, embarrasse, tel l'étranger que Georges Simmel présentait comme la figure du citoyen.

- 17 En situation de mobilité improvisée, les skateurs guettent l'inattendu, recherchent des sensations urbaines toujours nouvelles ; ou bien, en situation de mobilité organisée, ils suivent des trajectoires cent fois empruntées et se localisent même pour un temps donné, allant de quelques jours à plusieurs mois, sur un *spot* qu'ils s'approprient selon des modalités précises, notamment sonores. Si le *spot* dispose d'un voisinage, la réaction ne se fait pas attendre, comme l'indique Jérôme : « Le soir, quand on "skate", les gens des pavillons, ils gueulent pour le bruit... On se fait jeter de partout. » De toute façon, regrette Georges, dix-sept ans : « Les adultes, souvent ils s'en foutent. Pour eux, c'est un jeu, pas un sport. »

## Les skateurs, acteurs urbains dérangeants

- 18 Si les sportifs urbains sont les « initiateurs de nouvelles façons de pratiquer la rue et les acteurs de la création de la culture urbaine » (Camy *et al.* 1993), est-il possible d'intégrer les skateurs à ce courant et de reconnaître ainsi la fonction ludique de l'espace urbain (Lefebvre 1974), en dehors des lieux policés et réservés ? Il peut exister des lieux réservés aux skateurs, mais tous n'y ont pas systématiquement recours. Si des rampes ont été construites par les municipalités, c'est souvent sous la pression des conseils communaux de jeunes ou de groupes de skateurs soutenus par leurs parents et particulièrement intéressés par les dispositifs de rampes et de modules. Mais ce sport ne requiert pas seulement la rampe mais plus largement la rue, le *street*. C'est sans doute pour cela qu'à Limoges des skateurs ont préféré avoir un skate-parc reconstituant artificiellement la rue pour pouvoir s'y entraîner sans contraintes, sans conflits avec le voisinage, quitte à renoncer à toute découverte de nouveaux *spots*. On retrouve ici une attitude proche de l'utilisateur de gymnase, tel Franck, dix-sept ans : « Le skate-parc de Limoges, ça représente la rue avec toutes les qualités qu'on peut demander pour aller trouver des marches, un *hand-rail* ou des trucs comme ça... des modules, des courbes, des *curbs* [trottoirs]. » Par ailleurs, les rampes de compétition des différents clubs ne sont pas standardisées et, de ce fait, se créent des hiérarchies, des réputations, comme en témoigne cette observation d'Arnaud, quinze ans : « La *big* [rampe] de Versailles, elle est *rad*. C'est la courbe la plus raide que je connaisse... A Bourges, la *big* est vachement douce mais elle est tellement plus grande. Le plat [entre les deux courbes] est grand, donc elle est pas très rapide... »
- 19 En 1991, sur 446 équipements construits par le ministère de la Jeunesse et des Sports, 11 % concernaient le skate. La même année, la commune d'Elancourt (appartenant à la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines) affichait, ainsi que de nombreuses villes en France, le skate comme sport participant aux « Opérations prévention été ». Nos enquêtes en cours montrent que, vers la fin des années 80, s'est amorcée une tendance à l'équipement des villes françaises en mini-rampes – y compris de très petites villes où une rampe en bois trône sur le champ de foire, entre école et mairie, à peu de distance des terrains de sport.

## Supports urbains, pratiques urbaines

- 20 Le *street*, c'est-à-dire le skate pratiqué dans la rue, est défini ainsi par Claude, quinze ans : « Le *street*, c'est "skater" dans la rue, faire des figures comme ça, n'importe où, sur n'importe quoi... On voit ce qui glisse... » C'est une pratique de déambulation, de découverte de *spots* propices aux sensations nouvelles procurés par la mise à profit des matériaux et des formes proposées par la voirie, mais aussi à la faveur des rencontres avec les passants et des partages d'espace qu'elles induisent. Dominique l'explique ainsi : « A l'entraînement, on slalome les gens, c'est des bornes de slalom en mouvement, elles marchent plus lentement que nous. Il faut les concevoir comme des bornes de slalom sur les pistes de ski. Il faut anticiper les mouvements de l'autre et ses réactions de panique, et je pense que les skateurs ne s'y amusent pas trop parce qu'ils savent qu'ils font paniquer les gens et ils savent que s'ils leur rentrent dedans ils leur feront mal et ils se feront mal à eux aussi. Un skateur, c'est fait de chair et d'os. »
- 21 Les sites pratiqués par les skateurs sont majoritairement des lieux de passage qu'ils investissent sur le triple plan ludique, sportif et sonore. Mais un endroit, un *spot*, peut aussi être préparé

afin d'être mieux « skatable », ainsi que l'expliquent Patrick et Bertrand, quinze ans : « On met de la *wax*. Il s'agit de produit que l'on étale sur le dessus du surf skimboard pour ne pas glisser. Ici, il sert pour faire mieux glisser sur les bancs, les bords de trottoir. On gratte la *wax* dessus et ça fait une surface de glisse. On en met aussi sous les skates en bois et sur les *trucks* pour *grinder* [glisser]. »

22 Le skateur revendique la rue, les places, les chaussées, les trottoirs comme autant d'espaces de circulation et de pratiques sportives, à l'encontre de l'organisation convenue de la ville qui départage entre espace à piétons et espace à véhicules motorisés.

23 La « lucidité » est indissociable des aspects sportifs de la pratique. Les skateurs s'entraînent des heures et des jours à « rentrer » telles figures, à sauter tel obstacle, à maîtriser vitesse et équilibre. La plupart du temps, cet entraînement sportif se fait au quotidien. Arnaud, quinze ans : « Je fais du skate tous les jours, tous les soirs après l'école, devant chez moi une heure ou deux ; et le mercredi et le week-end... Il faut en faire sans cesse pour ne pas perdre les sensations. » Jean-Paul, treize ans : « Je vais aller chercher mon entraîneur [il s'agit de David, quinze ans] ; nous, on est ses disciples ; il nous apprend des grandes choses... Il nous apprend tous les jours après l'école à faire de la rampe, à pomper, à faire des *ollies-flip*, des 360°, des 180°... » Claude, treize ans : « J'apprends avec les gens, je regarde, j'essaie de le refaire. Je laisse jamais tomber une figure. » L'apprentissage a également lieu à l'aide de vidéos qu'ils s'échangent. Joël, quatorze ans, en fait, avec d'autres, une étude minutieuse : « On passe au ralenti des vidéos américaines pour voir comment ça marche et puis on essaye. »

24 Ceci n'empêche pas un intérêt simultané pour l'improvisation, corollaire de la « lucidité ». Didier, seize ans : « Le skate, c'est un mode de vie. Toutes les figures qu'on peut faire, inventer avec les copains ! Ce n'est pas comme l'athlétisme, le saut à la perche où il y aura une chose à faire, l'épreuve sera toujours la même. En skate, il y a plein de trucs différents. C'est ça que je trouve bien. »

25 Une poubelle, une rampe, un banc, des marches, une œuvre d'art – tous les objets urbains, utiles ou décoratifs, qui sont perçus comme des obstacles à éviter par le commun des piétons et des conducteurs – deviennent pour les skateurs autant de défis réels et imaginaires. (Pour ce qui concerne les conduites d'élévation dans les airs, les skateurs sont largement concurrencés par les *rollers* et basketteurs de rue.) Dominique témoigne de l'importance des sensations : « Skate, skimboard, snowboard, surf, c'est à chaque fois un outil légèrement différent, comme si on jouait au sabre, au fleuret... C'est le même esprit d'une chose mais avec des objets différents, et surtout des matières à apprendre : la neige, l'eau, le sable, la rue. Dans la rue, le skateur est capable de reconnaître l'état des goudrons. On est capable de parler de revêtements pendant des heures. On a nos mots pour parler des vibrations qu'on sent sous les pieds. Le goudron, c'est devenu un élément, le bois aussi, on fait corps avec eux pour glisser dessus... Pour le bois, il y a des rampes molles qui répondent mal sous les pieds... il y a les rampes plus dures et glissantes... A la montagne, la neige peut passer de poudreuse à hyper verglacée avec toutes les variantes entre les deux, pareil pour les revêtements de rue... »

26 Si le skateur fait courir des risques aux passants – qui, en général, les craignent –, cela ne doit faire oublier qu'il se fait aussi peur à lui-même. Les blessures sont nombreuses et bon nombre de jeunes abandonnent le skate pour cette raison, particulièrement ceux qui s'adonnent au skate de vitesse, tel qu'il existe, entre autres, dans les cités et en montagne, ainsi que ceux qui se mêlent aux véhicules motorisés de la rue ou se font remorquer par eux. Ces aspects de la pratique nous mènent à l'analyse des prises de risques (Le Breton 1993) dont les jeunes sont souvent très conscients. Julien, seize ans : « La grande rampe, ça peut être dangereux... Je sais qu'il y a un mec qui a été paralysé en tombant sur la colonne... Je mets des protections pour faire de la *big* rampe, un casque, des genouillères, des coudières... » Jean-Paul, treize ans : « Je préfère la rampe de la Verrière, parce qu'elle est plus petite, à celle de Maurepas. Je peux monter en haut et ça fait moins peur et je me fais moins mal... Il y a trop de verticale à

Maurepas. » Claude, quinze ans, le bras dans le plâtre, continue de skater : « Ma mère veut que j'arrête, c'est un sport dangereux, c'est vrai. » Serge, dix-huit ans : « Au Troca, en sautant des marches, je me suis sorti l'omoplate. » Hervé, dix-sept ans : « En faisant une course dans la descente d'un col de montagne, je me suis fait une éventration... » A ce sujet, le record de vitesse aux Etats-Unis, dans les années 70, fut de 108 kilomètres par heure. Les skates de vitesse étaient dénommés « cercueils roulants ». Dans une quête permanente de rapidité, certains ont inventé le windskite, le skate à moteur, le skate de glace, le dragster caréné ou non caréné, que l'on pratique allongé sur le ventre, à l'opposé du « cercueil roulant », qui se pratique allongé sur le dos.

## Le caractère sportif du skate

- 27 Lorsque le surf est introduit en France à la fin des années 50, il est d'abord considéré comme une activité peu sérieuse, un jeu de plage sympathique et marginal<sup>3</sup>. Cela peut expliquer que les pratiquants aient autant revendiqué que le skate soit hissé au rang de sport.
- 28 Par ailleurs, au niveau de la diffusion commerciale, l'objet relève bien du sport puisqu'il est vendu dans les magasins spécialisés ou, pour les grandes surfaces, au rayon des articles de sport et non pas au rayon des jouets.
- 29 La définition traditionnelle du sport contient les trois composantes suivantes : le jeu, la lutte contre soi et les autres, l'effort physique intense. Le skate satisfait à ces trois critères. De surcroît, il fait maintenant partie des activités sportives prises en compte par le ministère de la Jeunesse et des Sports. Il existe une Fédération de skate depuis les années 70, liée à la Fédération de surf (FFSS), domiciliée à Biarritz. En 1989, les sections surf et skate se séparent. Le Comité national skate (CNS), devenu indépendant, s'installe à Douai ; on compte alors 5 000 licenciés. Depuis 1991, le nombre de licenciés a été décroissant<sup>4</sup>, mais le skate sportif, celui des compétitions, a continué d'exister à travers les Coupes de France, les Championnats de France et d'Europe<sup>5</sup>. Ces dernières années est apparue une catégorie de skateurs qu'on peut désigner comme « passeurs » dans la mesure où ils assurent le maintien de l'activité et de ses traditions entre deux vagues de pratique de masse.
- 30 Des compétitions nationales et internationales réunissent les trois disciplines que sont la rampe, le *street*, le *freestyle*. Malgré la multitude de figures (toujours en termes américains) aujourd'hui fixées, il s'en invente encore régulièrement. Aux acrobaties de la rue, aux figures au sol, aux figures aériennes s'ajoutent les virtuosités vertigineuses de la rampe. Pourtant, certains rejettent cette dernière et marquent leur préférence pour le *street* : « Je n'aime pas la rampe, ça ne m'intéresse pas, je n'aime pas les courbes. » A cette préférence pour le *street*, la peur n'est parfois pas étrangère ; comme dans le cas de David, treize ans, Jean-Paul, douze ans, et Julien, douze ans : « La grande rampe, elle me fait peur, il y a trop de verticale, ça me bloque, on se fait même assez mal. » Parmi les participants aux Coupes et Championnats de France, quelques-uns concourent sur plusieurs disciplines. Ainsi, le skateboard se conjugue au pluriel : on peut être exclusivement « streeteur », « rampeur », « freestyleur », slalomeur mais aussi mêler diverses approches. Que l'on pratique seul ou en groupe, l'essentiel est le dépassement de soi sous le regard des autres, la recherche de sensations nouvelles, l'écoute de son corps, en vibration avec le sol, en résonance métallique avec les matériaux. Le plaisir de la glisse s'effectue dans la quête de plaisirs immédiats.
- 31 Mais cette dimension n'exonère pas de la répétition quasi quotidienne des figures, anciennes ou nouvelles, de sorte que la déambulation s'apparente à un entraînement sportif qui peut être réalisé n'importe où et n'importe quand, devant chez soi ou dans des lieux cachés du regard. On peut faire un parallèle avec l'« attitude walkman » : un plaisir musical tout de suite et où l'on veut, en compagnie de qui l'on veut, pour écouter ce que l'on veut ; là aussi, il s'agit en quelque sorte de glisser sur les événements quotidiens (Touché 1988).

- 32 Combinaison de jeu et de sport, peut-être le skate est-il ce que Pierre Parlebas (1986) appelle un « quasi-jeu sportif ». « Ni activité quelconque, ni situation minutieusement réglée, le quasi-jeu sportif représente l'immense frange des pratiques ludomotrices dans lesquelles le pratiquant s'éprouve dans ses canons personnels, dans lesquelles les groupes partagent une expérience motrice, souple et tolérante. »
- 33 La dimension compétitive, expression par excellence du sport, se combine ici à la dimension ludique : « Dans les compétes, on s'éclate, c'est cool. La nuit à l'hôtel Formule 1, on chahute fort avec les copains, on délire... » dit Arnaud, tout comme Claude : « C'est plutôt une fête. Dans les *contests*, il y a un temps imparti... donc c'est un sport... » Faire la fête est une préoccupation permanente au cœur des groupes rassemblés pour les compétitions. La musique (pop, funk, rock, reggae, hard, rap) est omniprésente, extrêmement amplifiée ; on vit alors dans un chaos sonore et vibratoire où se mêlent annonces, cris, coups sur le sol ou sur des fûts en métal pour chahuter ou encourager. La musique accompagne systématiquement les *runs* mais elle n'est pas choisie par le compétiteur comme dans le cas du patinage.

## Pour conclure

- 34 Sport de glisse dans la lignée des sports d'eau et de neige, sport de roue dans la généalogie du patin à roulettes, du vélo, de la voiture, le skate est aussi un acte d'occupation des espaces publics, même si c'est d'une manière problématique. Il est promu par une catégorie de jeunes qui revendique sa visibilité, son audibilité et sa distinction. Le mode de vie qu'il implique, la sociabilité adolescente qui se développe à partir de sa pratique en font un sujet d'étude très intéressant pour approcher les interactions entre jeunes et adultes et, plus largement, les normes et les enjeux dans les rapports sociaux urbains. Les réglementations, les interdictions, les confiscations de skates, les verbalisations, les gardes à vue, toutes les poursuites dont les skateurs font l'objet en sont certainement des révélateurs. Cet ancien skateur le souligne : « A la deuxième génération, ça a été plus cruel, c'est-à-dire qu'ils confisquaient les planches aux mômes et les parents étaient obligés de les chercher au commissariat. Ce qui fait que le gamin n'était plus un sportif mais un petit délinquant. »
- 35 Quoi qu'il en soit, face à la monopolisation de l'espace public par l'automobiliste et le piéton, la négociation permanente qu'engagent les jeunes skateurs sur leur place dans la ville constitue pour eux autant de formes d'apprentissage de l'altérité urbaine.
- 36 L'évolution actuelle du skate le place dans une période charnière. Restera-t-il dans la lignée de l'esprit glisse, en contestant la notion classique du sport, ou bien rejoindra-t-il la catégorie des sports reconnus dont l'exercice est fortement formalisé ? Le skateboard a aujourd'hui une histoire locale, nationale, internationale, tout à la fois très courte et très longue (quatre décennies) et déjà complexe. Aujourd'hui interagissent deux générations de skateurs ; d'une part, les anciens qui ont vécu une période plus « sportive » de la pratique et envisagent de jouer un rôle formateur auprès des plus jeunes ; d'autre part, les adolescents qui souhaitent perpétuer ce qu'ils considèrent être l'essence du skate et des sports de glisse. Les propos du français Thierry Dupin, ancien champion national et international, actuellement président du Comité national skateboard, illustrent l'engagement historique d'un skateur pour transformer une pratique en discipline sportive : « En 1978, j'avais fait les quatre semaines [dans l'émission de télévision *La Tête et les Jambes*] et j'avais battu à cette occasion des records mondiaux à l'époque. En saut en hauteur, j'avais pulvérisé le record de l'Américain ; en saut en longueur, *idem*. A la suite de ça, ça a été une saison de folie entre les déplacements, les tournées, les démos... Les épreuves étaient nombreuses, ça allait du saut de voitures à la vitesse et le slalom chronométrés, le saut mesuré, le *freestyle* avec des figures imposées et des improvisations... J'ai été champion de France puis international et j'ai décroché, suite au grand plouf du skate en 1979... Aujourd'hui, en 1992, j'ai organisé un triaskate, c'est-à-dire trois disciplines : course de 5 kilomètres sur route (le *ride*, l'esprit *move*), minirampe, *street* ou *freestyle*. »

37 Dans ce mouvement de constitution d'un milieu sportif skateur, le Comité national skate édite depuis 1993 une revue trimestrielle : *Fédé-Zine-Skateboard. Les Infos du Comité national skateboard aux adhérents*. Dans cette revue figurent des chroniques sur les championnats, des historiques sur les objets et les lieux, des rétrospectives sur les politiques publiques, ainsi qu'un courrier des lecteurs et des pages techniques. Depuis l'origine du skateboard en France jusqu'en 1993, il y eut de nombreuses publications françaises et américaines diffusées en kiosque. Dans l'actuelle période de creux, *Fédé-Zine* est la seule revue de langue française à avoir survécu ; autrement dit, c'est un journal institutionnel qui rend aujourd'hui compte et témoigne de la vitalité d'une pratique qui – on l'a vu – a plutôt tendance à s'exercer hors de tout cadre organisé.

---

### **Bibliographie**

- Bessas Y.**, 1982. *La glisse*, Paris, Fayard.
- Calogirou C.**, 1985. « Banlieues Blues. Discours sur les jeunes dans une banlieue rurale », *Les Cahiers de Vaucresson*, n° 1.
1990. *Sauver son honneur. Rapports sociaux en milieu urbain défavorisé*, Paris, L'Harmattan.
- Camy J., Adamkiewiecs E. et P. Chantelat**, 1993. « Sportifs en vue », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, pp. 159-163
- Elias N. et E. Dunning**, 1994. *Sport et civilisation*, Paris, Fayard.
- Kerouac J.**, 1962. *Sur la route*, Paris, Gallimard.
- Le Breton D.**, 1993. *La passion du risque*, Paris.
- Lefebvre H.**, 1974. *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Loret A.**, 1995. *Génération glisse*, Paris, Autrement.
- Marquant J.-P.**, 1978. *Le skateboard en 10 leçons. Tout sur la planche à roulettes (matériel, figures, compétitions)*, Paris, Hachette.
- Parlebas P.**, 1986. *Éléments de sociologie du sport*, Paris, PUF.
- Pociello Chr.**, 1981. *Sport et société*, Paris, Vigot. INSEP, rapport CORDES. Rosnay et Berland, 1985.
- Segalen M.**, 1994. *Les enfants d'Achille et de Nike*, Paris, Métailié.
- Touché M.**, 1988. « Musique et vie quotidienne », *Les Annales de Vaucresson*, n° 28.
- Touché M. et M. Fize**, 1992. *Le skate, la fureur de faire*, Caen, Arcane-Beaunieux.
- Verlomme H. et A. Hurel**, 1990. *Fous de glisse*, Paris, Albin Michel.

---

### **Notes**

1Recherche soutenue par l'écomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines, elle donnera lieu à une exposition sur l'histoire du skateboard fin 1995. Prérapport à la mission du Patrimoine ethnologique, mars 1995 : « Pratiques adolescentes dans les espaces publics en ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines », C. Calogirou, M. Crauste, M. Touché.

2Pièces métalliques situées sous la planche et qui supportent les roues et les suspensions.

3Cf. *Les Tontons surfeurs de Biarritz*, film de J. de Rosnay et M. Barland présenté par l'émission *Thalassa* (France 3), le 18 décembre 1985.

4Nombre de licenciés en 1991 : 3 104 ; en 1992 : 1 305 ; en 1993 : 1 452 ; en 1994 : 905 ; en 1995 : 658.

5Nous notons l'existence d'un circuit skate de compétition ; ainsi émerge une géographie sociale et urbaine skate. Par exemple, depuis 1991 : Valenciennes, Versailles, Marseille, Cholet, Paris XV<sup>e</sup>, Limoges, Rennes, Marne-la-Vallée, Lyon, Valenton, Douarnenez, Arsac, Bourges, Blagnac.

***Pour citer cet article***

Référence électronique

Claire Calogirou et Marc Touché, « Sport-passion dans la ville : le skateboard », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2843.html>

**Calogirou C. & M. Touché**, 1995, « Sport-passion dans la ville : le skateboard », *Terrain*, n° 25, pp. 37-48.

---

***À propos de l'auteur***

**Marc Touché**

Centre d'ethnologie française, CNRS

---

***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Index géographique*** : Paris et Ile-de-France

***Index thématique*** : loisirs – jeux – sports

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle